

LES COULEURS DU SULTAN

DU MÊME AUTEUR

- Petit Seigneur*, Éditions de Fallois, 2010.
Le Passage des ombres, Éditions de Fallois, 2006.
Une Comédie familiale, Éditions de Fallois, 2003.
La Table des enfants, Éditions de Fallois, 2001 (Prix Jean Giono 2001 et Grand Prix des lectrices de *Elle* 2002).
La Chambre sourde, Éditions de Fallois, 1998.
Les Magiciens de l'âme, Éditions de Fallois, 1996.
Nitchevo, Éditions de Fallois, 1993 (Prix des libraires 1994).
Une nuit, Julliard, 1987.
Célubée, Julliard, 1986 ; Éditions de Fallois, 2000.

ISABELLE HAUSSER



LES COULEURS
DU SULTAN

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-283-02786-8

À mes amis syriens

« *The Sultan must leave.* »

Ahmed Jarba,
président de la coalition nationale syrienne,
Londres, octobre 2013

PROLOGUE

Dans mon pays – avant qu’il ne soit transformé en un champ de ruines –, les gens de mon peuple – avant qu’ils ne soient massacrés sans vergogne – avaient coutume, pour s’enquérir de l’humeur et de l’état d’esprit de leurs interlocuteurs, de les interroger sur la nature de leur couleur. Laissant ainsi penser que l’âme peut se parer de teintes différentes, au gré des jours et des événements.

C’était, bien sûr, une simple formule. Car, si j’aime à imaginer qu’il y eut un temps où l’on répondait « bleu, comme le ciel au-dessus du désert » ou « noir, comme le cœur des ténèbres », ou encore, pour ceux qui aimaient les nuances, « vert, non celui du drapeau du Prophète, mais celui des amandes peu avant la cueillette », cette époque – si elle a jamais existé – était depuis longtemps révolue.

Dommage, car peut-être aurions-nous mieux compris les couleurs qu’arborait le sultan. Celles-là même que, comme tant d’autres, je devais porter pour le servir.

Peut-être aurions-nous pressenti que sa changeante palette ne glissait pas, à la manière des feuilles de l’olivier que le soleil fait scintiller, du vert à l’argent, en passant par toute la subtile gamme des gris, ce qu’il nous donna d’abord à croire. À nous et au monde entier.

LES COULEURS DU SULTAN

Nous aurions peut-être deviné, sous ses couleurs officielles, que son nuancier personnel s'étirait du rouge cerise ou coquelicot vers l'andrinople, puis le carmin et le rouge sang et que le reflet de ses yeux bleus le faisait virer à l'amarante, au pourpre et au grenat, toutes ces tonalités par lesquelles passe le sang versé.

I.

LA FORCE DU DESTIN

1.

Je suis né dans une famille parvenue au sommet de l'échelle sociale parce que mon père avait été le compagnon loyal de l'ancien sultan, au temps où celui-ci n'avait pour seul titre de gloire que son ambition de jeune officier, et qu'il avait eu le flair de parier sur l'avenir politique de son frère d'armes. Mon père admirait l'intelligence politique, presque animale, du vieux sultan. Il voyait en lui un homme providentiel, capable de sortir notre pays du marécage dans lequel, peu à peu, il s'engloutissait.

C'est pourquoi il l'aida à fomenter le coup d'État qui amena le vieux sultan au pouvoir et propulsa mon père au sommet de la hiérarchie militaire. Il ignorait – comme le reste des comploteurs, à commencer peut-être, en ce temps-là, par le sultan lui-même – qu'il avait prêté la main à l'installation d'une nouvelle dynastie. Qui pouvait croire en effet que cet homme, issu non de l'une des grandes lignées du pays, mais d'une famille appartenant à un clan obscur d'une province reculée, à la religion incertaine, avait la moindre chance non seulement de garder le pouvoir, mais de le transmettre à ses enfants ?

Depuis son indépendance, le Sultanat avait en effet connu plusieurs coups d'État successifs et semblait voué à ce cheminement accidenté. Ceux qui pensaient que notre pays

continuerait à se chercher pendant encore de nombreuses années n'avaient pas mesuré la détermination du vieux sultan.

Conscient de manquer de légitimité, non seulement parce qu'il avait pris le pouvoir par la force, mais aussi parce qu'il n'appartenait pas à la religion majoritaire du Sultanat, notre nouveau maître entreprit d'ossifier durablement sa position.

Il déploya un vaste système sécuritaire, tel un filet tendu d'un bout à l'autre du pays. Contrairement à ce que ferait ensuite son fils, il préféra toutefois ne pas tout miser sur cet appareil. Il puisa dans l'idéologie du moment et concocta une étrange mixture où il dosa soigneusement socialisme (dans sa version soviétique), panarabisme (sans se soucier des nombreux Kardouques vivant sur notre territoire) et laïcité (quitte à brimer les plus religieux de ses concitoyens). Par une rhétorique martiale, il entretint un faux état de guerre avec notre Ennemi, qui justifiait le maintien de l'état d'urgence et l'omniprésence sécuritaire. En réalité, il veilla à ce qu'un calme absolu règne sur cette frontière commune.

Enfin, par insinuations successives, il s'appliqua à persuader le peuple, dont les différentes composantes cohabitaient sans trop de problèmes depuis des siècles, que le Sultanat éclaterait sans son despotisme progressiste. De même s'institua-t-il protecteur des minorités religieuses, afin de convaincre le monde occidental que lui seul pouvait à la fois éviter l'exode des chrétiens de leurs contrées originelles et contenir le spectre du chaos qui hante le Levant. Enfin, pour la plus grande satisfaction des démocraties occidentales, il opposa toujours un front résolu à la montée de mouvements islamistes et djihadistes, quelle qu'en fût l'origine.

Il est vrai que personne ne pouvait contester que le Sultanat manquait de la cohésion qui cimente les vieilles nations. En

matière religieuse, par exemple. Curieux que, chez nous, chrétiens et musulmans ne se soient entendus que sur un point : la propension à se morceler en chapelles et courants, eux-mêmes subdivisés en ramifications infimes, campant tous, pour l'éternité, sur leurs positions respectives et défendant avec la dernière énergie les pouvoirs et privilèges qu'ils y avaient acquis. Car au fond, c'est leur vision politique qui les divise et non Dieu, qui, me semble-t-il, est le même pour tous.

Vision est beaucoup dire car c'est de défense d'intérêts et de positions de pouvoir qu'il s'agit. À la manière dont les animaux défendent leur territoire les uns contre les autres. Rien de très élevé là-dedans. Aucun but commun, au-delà de celui de la famille ou du clan. Comme en des temps très anciens, il s'agit d'accaparer le maximum de biens et de fonctions au détriment de tous les autres.

Quoi qu'il en soit, à l'intérieur du pays, tout le monde affectait de croire à cette fable sultanique, car la contester vous conduisait au mieux en prison. Quant au monde occidental – presse et dirigeants confondus –, il reprenait, presque sans réserve, ce fallacieux discours. Il était facile en effet d'acheter sa complaisance : il suffisait de lui faire peur. Ceux qui vivent dans le confort et la sécurité ne répugnent pas, de temps en temps, à une petite crise d'effroi si elle est vite maîtrisée. En outre, croire notre peuple capable de tout correspondait à l'image qu'ils se faisaient du monde arabe. La paresse intellectuelle est le terreau du despotisme.

2.

Autrefois, lorsque j’imaginai ma vie à l’âge que j’ai atteint aujourd’hui, je me voyais marié à une très jolie femme, propriétaire d’une maison adossée aux montagnes et ayant publié quelques livres remarquables. J’ai effectivement épousé une très belle femme. J’ai également acquis la maison dont je rêvais, perchée sur les cimes. Mais ces feuillets seront probablement le seul écrit que je laisserai derrière moi. Des mémoires en quelque sorte. Car cet exercice, auquel tant d’Occidentaux aiment se livrer après avoir occupé des fonctions publiques, et qui est encore si rare chez nous, malgré l’exemple donné par mon propre père, ne sert-il pas toujours à se justifier ? Soit qu’on travestisse la réalité, soit qu’on en donne une interprétation favorable.

Mes rêves d’adolescent m’étaient inspirés par mon admiration pour le vieil Ibrahim. De ses montagnes (d’où l’envie d’une maison surplombant les vallées), à demi exilé et censuré, il continuait d’écrire ses poèmes enflammés qui ont exalté plusieurs générations. Le vieux sultan avait compris qu’il ne pouvait l’emprisonner, moins encore le faire mettre à mort, ni l’interdire complètement. Il l’avait donc banni dans les montagnes et autorisait, à dose homéopathique, la publication de

ses poèmes les moins incendiaires, de moins en moins fréquents, il est vrai. Il rêvait, j'en suis sûr, de convertir Ibrahim à sa vision politique, de le persuader de composer des épopées à sa gloire. Il était prêt pour cela à lui offrir les plus grands privilèges. Mais le vieil Ibrahim, qui maîtrisait l'art suprême de la poésie et pouvait soulever d'enthousiasme ou terrasser de chagrin une foule, n'était pas prêt à renoncer à la seule chose qui comptât pour lui, la liberté, mot qu'il faisait sangloter de poème en poème, pareil à un grelot étranglé, qui jamais ne renonce, jamais ne se laisse oublier et résonne encore du fond de l'abîme.

Comme presque tous ceux de ma génération, je lisais Ibrahim en cachette. Car ses poèmes interdits, même les plus virulents, finissaient toujours par atteindre ses lecteurs. Les contrebandiers, qui aujourd'hui alimentent en armes la rébellion, les transportaient au milieu de leur cargaison de cigarettes, de drogues et de parfums de luxe. C'était pour moi une double transgression. Mon père, en effet, exécrait cet homme et en voulait au vieux sultan de manquer de détermination sur ce point. Il le haïssait d'être un adversaire aussi indomptable, mais plus encore sans doute d'être un grand poète. La puissance et la beauté de ses vers, la musique intérieure qui gouvernait sa prosodie ravalait loin derrière tous les écrivains du Sultanat. Or, par une étrange vanité, difficilement compatible avec ses responsabilités, mon père se piquait de littérature.

Pas au point, cependant, d'oublier ses ambitions sociales. Avoir épousé la descendante d'une dynastie de grands négociants de Béroée ne lui suffisait pas. Il n'ignorait pas en effet que, pour enviable qu'elle fût, sa position dépendait de la faveur du vieux sultan. Il avait aussi parfaitement conscience d'être l'alibi sunnite du souverain et de ne disposer que de

l'apparence du pouvoir, ses adjoints ansaris en étant les titulaires réels.

Parce que je vivais en privilégié et ne remarquais pas la courtoisie dont je faisais l'objet – étant d'un naturel charmeur, je trouvais naturel qu'on recherchât ma compagnie –, la préoccupation, à la fois dynastique et patrimoniale, de mon père m'échappa longtemps. À dire vrai, durant mon adolescence, nous nous heurtâmes souvent car ma paresse et mon manque de discipline l'irritaient. À cette époque, plus morale et idéologique qu'aujourd'hui, il n'était pas convenable que les rejetons des dignitaires du régime se comportent en enfants gâtés. Tout cela a changé à l'avènement du jeune sultan. Mon comportement désinvolte d'il y a trente ans annonçait peut-être le dérèglement des mœurs que nous avons connu, lequel est en grande partie la cause de tous nos malheurs. En effet, petit à petit, les familles au pouvoir – la mienne, comme les autres – ont cru que tout leur était permis dès lors qu'elles restaient dans l'orbite du sultan. Cette seule position, et non vos talents, vous ouvrait les portes, vous conférait les dignités, remplissait vos coffres-forts. Et tous, nous pensions qu'il en irait ainsi à jamais.

Ceux qui, comme le vieux sultan ou mon père, avaient dû se battre et employer des méthodes illégitimes pour conquérir leur position avaient davantage conscience de sa fragilité. C'est pourquoi, très vite, mon père décida de l'institutionnaliser, de lui donner le lustre de la respectabilité qui, en une ou deux générations, mêlerait notre nom à ceux des grandes familles du Sultanat. Comme le sultan, mon père conçut donc une stratégie familiale. Il entendait conclure des alliances profitables grâce à mes deux sœurs. Ses deux fils, l'aîné, obéissant et raisonnable, le cadet (moi), un peu plus difficile à contrôler,

constitueraient les deux piliers qui consolideraient la fortune – dans tous les sens du mot – de la famille.

Dans notre culture, aux structures complexes et archaïques, l'individu n'a pas voix au chapitre. Il s'inscrit dans une tradition, familiale, clanique et tribale, qui détermine son rôle. Il faut une grande subtilité ou un grand déploiement de violence, ou les deux, pour échapper au sort que, de toute éternité, vous a fixé votre naissance. Il y avait donc beaucoup d'innocence de ma part à imaginer que je serais libre de choisir mon destin.

Avec le recul, je vois bien que, matois comme durent l'être ses ancêtres pour survivre, mon père avait depuis longtemps tracé la voie que nous aurions à suivre. Avec assez d'habileté pour que son dessein m'échappe jusqu'au moment où il m'aurait pris au piège.

Quoi de plus normal en effet que de faire de nous les compagnons de jeu des enfants du sultan ? Le hasard – ou l'esprit stratégique, mais j'en doute un peu – avait bien fait les choses : dans chacune de nos deux familles, il y avait, à un ou deux ans près, des rejetons du même âge. Nos pères étaient des frères d'armes, des amis, avant de comploter ensemble. Il était donc logique que leurs enfants se connaissent. De ce fait, même en ayant suivi des voies différentes, même sans nous voir régulièrement, nous ne nous étions jamais perdus de vue. Ou plutôt les enfants du sultan ne nous avaient jamais perdus de vue car, pour nous, il eût été difficile de les ignorer. Comment y aurais-je vu malice ? Ou compris ce que cela impliquait ? Surtout pour moi.

Il n'avait eu aucune difficulté à aiguiller mon frère vers la carrière juridique et commerciale qu'il lui destinait : elle convenait aux dispositions de son fils aîné, qui, fidèle à son tempérament, n'avait donc pas rechigné à faire ce qu'on lui demandait.

Prévoyant davantage de difficultés de ma part, notre père eut la sagesse de ne pas me braquer, mais de me prendre à revers. Il montra en cette occasion qu'il avait davantage pénétré les ressorts les plus secrets de mon âme que ma mère qui, depuis toujours, flattait mon penchant pour la poésie.

En effet, à la fin de mes études secondaires, il réussit à me convaincre de faire au plus vite mon service militaire. Pour l'honneur de la famille, contrairement à mon frère, qui avait eu droit à une version édulcorée de cette obligation, je devais me plier à l'entraînement de base et à toutes les rigueurs exigées des soldats sultaniens.

Or je dois avouer que j'aimais l'activité physique. Le sport avait toujours été ma discipline préférée, celle où j'excellais sans avoir à forcer ma nature. Par ailleurs, je me doutais bien que, même sans traitement de faveur, on n'agirait pas avec moi comme avec le troufion ordinaire. J'avais assez mûri pour ne plus confondre mon charme personnel avec l'esprit courtisan. Je devinais donc que mes supérieurs ne seraient que trop heureux de m'obliger, dans l'espoir d'un renvoi d'ascenseur, pratique en usage dans toutes les sociétés, mais plus encore dans la nôtre.

Aussi partis-je sans trop d'inquiétude, presque décidé à profiter de ce qui serait probablement ma dernière occasion de me dépenser physiquement du matin au soir. Après deux ans et quelques mois de ce régime, l'esprit libéré de toute obligation sociale et familiale, je me consacrerai aux études littéraires et à la poésie.

On le voit, en ce temps-là, moi qui, en bon séducteur, me voyais en roi de la manipulation, j'étais encore d'une confondante naïveté.

3.

Une nuit où nous bivouaquions dans le désert et où, malgré la fatigue, je ne dormais pas, j'ai regardé, au fil des heures, les étoiles glisser dans le ciel. On le sait, au désert, la pureté du firmament conserve la trace des astres, comme aux temps anciens, lorsque les villes s'éclairaient de simples lumignons, qui n'éblouissaient pas le ciel au-dessus d'elles. C'est à cet instant que j'ai pris conscience que j'étais heureux. J'aimais cette vie au grand air et ces moments inattendus de pure poésie ; j'aimais porter une arme et me battre. Bien davantage que je ne l'aurais cru.

Sur l'insistance de mon frère aîné, je n'avais pas emporté le livre d'Ibrahim qui me suivait partout : s'il était découvert, je ne serais peut-être pas puni compte tenu de mon nom, mais la réputation de notre père, et donc de notre famille, pourrait en souffrir. Force m'était de constater que je n'avais ouvert aucun des quelques livres inoffensifs que j'avais emportés et que la lecture ne m'avait pas manqué. Pas le moins du monde.

On m'avait très vite confié des responsabilités inhabituelles pour un soldat de mon âge. Comme je les remplissais bien, mieux que bien, avec enthousiasme, à la moindre occasion, mes supérieurs me conseillaient de poursuivre dans cette voie

et d'entrer à l'académie militaire. Celle-là même qu'avaient fréquentée mon père et le vieux sultan. À ces propositions, j'avais jusque-là répondu de ce sourire mystérieux qui m'a valu tant de succès, car il laisse place à toutes les interprétations possibles. Je prenais leurs offres comme un compliment personnel, la reconnaissance de mes authentiques mérites. Ne doutant pas de mes capacités, du moins dans le domaine militaire, je n'ai jamais supposé qu'ils aient pu agir sur instruction, à la manière de tentateurs.

Manipulé ou non, j'avais pris goût au métier des armes et compris que je pourrais y exceller. Je le savais, j'avais un avenir dans l'armée, indépendamment de mon nom. Mes supérieurs n'étaient pas les seuls à m'apprécier : j'étais également populaire parmi mes camarades et eux n'avaient pas de raison spéciale de s'assurer ma bienveillance. Ils savaient qu'à la fin de notre service, nous ne nous reverrions plus : nos univers étaient trop éloignés. Or ils me traitaient comme l'un des leurs et non comme un pistonné, n'hésitant ni à se moquer de mes excès de fanfaronnades, ni à me venir en aide lorsque, dans un exercice, je me trouvais en difficulté. Ils appréciaient l'individu que j'étais et m'appelaient « frère ». Outre que, depuis l'enfance, je suis d'emblée sympathique à la plupart des gens, ma vigueur physique, mes manières simples, si proches des leurs, la solidarité dont je faisais preuve en toutes circonstances les avaient conquis. Une autre chose avait joué en ma faveur : j'appartenais à la même confession qu'eux, au contraire de nos officiers, majoritairement de celle du sultan.

Cette popularité constituait un atout essentiel. Elle me garantissait une légitimité qui, pour la raison que j'ai dite, manquait à nombre d'officiers. À l'époque, ces considérations pouvaient passer pour superflues puisque la place de ma

famille dans le Sultanat m'assurait à coup sûr les positions les plus élevées dans la société civile et militaire. Cependant, si j'aimais commander, comme je l'avais découvert durant ces mois de formation, j'aimais aussi que l'on m'obéisse par respect autant que par contrainte.

C'est pendant cette nuit, où, suivant le cours des étoiles, je croyais déchiffrer ma destinée, que j'ai décidé de suivre les conseils de mes supérieurs et de me présenter à l'académie militaire. Tous m'en félicitèrent. Mon père m'envoya un mot pour me dire sa joie et sa fierté. Mon frère marqua son enthousiasme.

Entrer à l'académie militaire fut, comme je m'en doutais, une simple formalité. J'ai néanmoins la faiblesse de croire que j'y aurais été admis même sous un autre nom car, à l'exception de la religion, je remplissais tous les critères qui présidaient alors au choix des futurs officiers supérieurs.

Dès le lendemain, j'aperçus une silhouette familière. À cette époque, le Sultanat, qui se gardait de toute influence occidentale, ne pratiquait pas la *peoplisation*. Le peuple avait le souverain pour seule icône. S'il en savait un peu sur sa famille et le reste de sa parentèle, il n'aurait pu les reconnaître en les croisant dans la rue. Mais moi, qui étais en quelque sorte satellisé dans leur orbite, même sans la petite cour qui l'entourait déjà, j'aurais reconnu n'importe où le fils aîné du sultan.

Lorsque, quelques années plus tard, je me suis incliné devant sa dépouille, j'ai songé à cet instant où nous nous sommes vraiment rencontrés, à ce jour, à l'académie militaire où, d'un seul regard, nous avons conclu une alliance.

Même s'il ne ressemblait pas, comme son père, à un colonel de l'armée britannique, Mourad aurait pu être un grand sultan car il avait cette allure et ce caractère virils et martiaux qui suscitent instantanément le respect du peuple.

Les habitants du Sultanat le trouvaient même plutôt sympathique. Pour les mêmes raisons que moi : parce que c'était un garçon sportif, doué pour les disciplines qu'il pratiquait, et qu'il ne se mettait guère en scène, préférant la discrétion à la publicité. C'était en outre un bon officier, ayant son travail à cœur, ne se défilant jamais. Courageux, il ne renâclait pas à se mettre en première ligne avec ses hommes, lorsqu'il le fallait. Il n'encourageait pas les manifestations de flatterie, s'agaçait même de la flagornerie lorsqu'il devinait qu'elle masquait paresse ou lâcheté.

Bien sûr, il n'avait pas le cœur tendre et je ne doute pas que si, comme prévu, il avait succédé à son père, il eût montré la même inflexibilité que le vieux sultan en cas de nécessité. Néanmoins, il n'était pas porté à la cruauté gratuite et ses activités sportives – l'équitation notamment – lui avaient appris à se maîtriser. Autant de traits de caractère qui le distinguaient de son frère cadet, Mansour, comme nous le savons désormais, pour notre plus grand malheur.

Surtout, son père le préparait depuis l'adolescence à exercer le pouvoir. Il n'ignorait rien des complexités de notre pays et de notre société. Rien non plus des structures opaques mises en place par le vieux sultan pour contrôler les organes de l'État, ni des leurres destinés aux naïfs et aux étrangers, ni des rouages effectifs, sans lesquels le Sultanat se serait effondré.

La famille régnante appartenait à un peuple méprisé, que l'on tenait pour composé au mieux de péquenauds et de domestiques, au pire de brigands sans foi ni loi. En un mot de gens infréquentables, de quasi-parias. Même s'il s'est trouvé un imam complaisant pour rattacher la religion des Ansaris à l'une des branches de l'Islam, beaucoup de musulmans continuaient à les tenir pour païens. Comme les religions antiques,

celle-ci repose en effet sur les mystères et l'initiation. Au reste, la formation que le vieux sultan faisait subir depuis des années à son fils aîné tenait un peu d'une initiation religieuse, comme si, malgré ses démonstrations en faveur de la laïcité, il était resté imprégné des traditions et des réflexes séculaires de sa secte.

L'alchimie qui, au-delà des différences religieuses, avait lié nos pères a également fonctionné entre Mourad et moi. Nous nous sommes vite entendus : beaucoup de choses nous rapprochaient. J'ai la faiblesse de croire qu'il me faisait confiance et qu'il m'aurait, le moment venu, confié de grandes responsabilités, ce que souhaitait précisément mon père. Pourtant, ce n'était pas le plus important. Seule comptait pour moi son amitié.

Il ne m'avait pas pris pour confident car il n'était pas dans sa nature de se confier. Réservé, parfois même secret, comme le sont souvent les peuples de la montagne dont il était issu, il ne se payait pas de mots. Il écoutait plus qu'il ne parlait, mais au moment de prendre une décision, il savait trancher sans manifester d'hésitation. C'est, je crois, sous son influence, que j'ai perdu ma nature exubérante pour me construire un personnage plus ténébreux. Le mystère, n'est-ce pas, sied aux détenteurs de l'autorité.

Son père l'avait aussi chargé des affaires financières de la famille, ce qui l'amenait à de fréquents voyages en Europe. Je l'ai accompagné plusieurs fois, notamment dans la cité lacustre de la République helvète, que j'aimais tout particulièrement. Je me doutais que l'argent, qu'il déposait sur des comptes secrets, dans ces banques qui protègent jalousement – sans doute au mépris du droit des gens – les finances de leurs clients, provenait de détournements. À cette époque

cependant, personne ne contestait encore à la famille régnante, alors peu portée à l'ostentation, le droit de s'enrichir. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas de ponctionner les revenus des hommes d'affaires et des commerçants, comme cela devint ensuite – avec le nouveau sultan – une politique systématique, mais de prélever une dîme sur les recettes publiques. Une prime en quelque sorte, allouée à ceux qui présidaient aux destinées de l'État.

À l'étranger, Mourad se montrait plus libre. Nous passions des nuits blanches dans des établissements qui, alors, n'avaient pas droit de cité au Sultanat. Il parlait davantage, jamais de l'avenir ni du pouvoir qu'il devrait exercer, mais de femmes, de chevaux, de voitures et d'alcool.

Oui, c'était mon ami, j'avais pour lui affection et admiration. Même s'il avait finalement choisi de m'écarter au profit d'autres hommes, qu'il aurait jugés plus dignes de sa confiance ou plus à même de conduire les affaires du Sultanat, je ne m'en serais pas formalisé. Mon père et mon frère auraient grogné et m'auraient poussé à me réintroduire dans le jeu. Non par égard pour ma vanité, mais parce que j'étais un pion important dans leur dispositif. Je sais que je les aurais laissés me harceler sans réagir. Je respectais trop l'opinion de Mourad pour ne pas me soumettre à ses décisions, quoi qu'il m'en coûtât.

Lorsque je me suis tenu devant sa dépouille, il y a dix-huit ans, au lendemain de l'accident qui l'avait tué, j'ai pleuré l'ami et le futur chef du Sultanat. J'ignore lequel des deux je regrettais le plus. Comme le vieux sultan, auquel le destin venait d'enlever son fils aîné et son dauphin, je pressentais que l'avenir du Sultanat, qui semblait jusque-là assuré, lui avait soudain échappé.

4.

À la suite de l'Académie militaire, comme Mourad, j'avais été affecté à la Garde sultanique. Ce qui n'allait pourtant pas de soi. Chargée de protéger la Cité et le sultan, cette unité ne comptait que des militaires à la loyauté incontestable, c'est-à-dire en pratique des Ansaris. Rares étaient les officiers de confession sunnite qui y entraient. Au nom de leur vieille amitié, mon père avait supplié le sultan de m'y admettre, ce qui n'aurait peut-être pas suffi à le décider si, de son côté, Mourad n'avait pas appuyé cette demande afin de me garder à ses côtés.

Accablé par la mort de mon ami, je ne m'inquiétais pas de mon avenir personnel. Même si le sultan décidait de m'affecter à une autre unité, mon père – qui régnait toujours sur l'armée – veillerait à ce que j'obtienne un poste important. Lui, cependant, était préoccupé. Il jugeait essentiel aux intérêts de la famille de me maintenir dans la proximité du pouvoir. Il resta donc aux aguets durant la période de flottement qui suivit la disparition de Mourad.

Malgré son désarroi, le vieux sultan savait qu'il lui fallait adouber au plus vite un nouvel héritier. D'autant plus vite que l'un de ses frères poussait à une succession adelphique, à l'imitation de celle du Royaume wahhabite. Par chance, ce frère

était profondément détesté par la population pour sa brutalité effrénée, son clanisme systématique, son ambition démesurée et son avidité sans limites. Il partageait certes ses trois premiers travers avec le sultan, mais ce dernier, fin politique, avait toujours su flatter le patriotisme de son peuple et veiller à ne pas le priver de tout espoir.

Le sultan ne manquait pas d'enfants. Sa fille, aînée de la fratrie, était évidemment exclue de la succession, bien que son père eût pour elle beaucoup d'indulgence et qu'on la considérât souvent comme la meilleure « tête politique » de cette génération. Venaient ensuite quatre fils, dont Mourad était l'aîné. Auquel de ses frères profiterait sa mort ? Le sultan paraissait hésiter. Le second fils, parti à l'étranger achever ses études, n'était en rien préparé au pouvoir. On l'avait laissé libre d'embrasser la carrière de son choix, tout en l'aidant, évidemment, à y réussir le plus brillamment possible (l'honneur de la famille, comme toujours). De surcroît, disait-on, le sultan n'avait jamais perçu en lui les qualités indispensables à un souverain ; il manquait de détermination. « Il est un peu trop gentil et il a eu quelques problèmes », ajoutait mystérieusement mon père.

Malheureusement, il n'était pas possible de compter sur le troisième fils : les maux dont il souffrait l'excluaient du pouvoir. Il eût fallu passer directement au plus jeune qui, comme l'aîné, avait choisi la carrière militaire. Cependant, s'il n'était pas porté aux tergiversations comme le fils cadet, le benjamin de la famille avait le sang un peu trop vif pour qu'on lui abandonne les rênes de l'État. Par ailleurs, déroger doublement au principe de primogéniture risquait d'aggraver l'accusation d'illégitimité pesant sur la famille depuis le coup d'État qui avait porté le sultan au pouvoir.

Même s'il n'était pas encore décidé à en faire son dauphin, le vieux sultan garda auprès de lui son fils cadet, revenu pour les funérailles. Il l'observa et le testa, tout en pleurant Mourad, qu'il aimait tendrement. D'autant plus tendrement qu'il le croyait à la hauteur de la charge qu'il voulait lui confier.

Venant juste de me marier, j'aurais dû profiter intensément du bonheur qui m'était échu : une femme ravissante, que tous les hommes m'enviaient, à commencer par les étrangers – hommes d'affaires en quête de contrats et diplomates, ils reluquaient sans vergogne cette jeune beauté d'allure si occidentale ; une femme intelligente et cultivée, qui avait fait des études et, contrairement à moi, parlait à la perfection plusieurs langues étrangères ; une femme issue, comme ma mère, d'une excellente et ancienne famille du Sultanat. Ni elle ni ses parents ne m'avaient opposé de refus : j'étais un beau parti, dans tous les sens du terme. J'ajoute, pour en finir avec ses qualités, qu'elle m'a ensuite donné autant de fils que j'en souhaitais : une épouse parfaite.

Pourtant, mon deuil ne se dissolvait pas dans le mariage. Chaque matin, en gagnant mes bureaux de la Garde sultanique, je me raidissais à la pensée que je n'irais plus jamais prendre un café avec Mourad en fin de matinée. L'immeuble, pourtant plein d'agitation, me semblait vide et sinistre ; interminables, les journées. En outre, comme tous ceux qui gravitaient autour du pouvoir, je m'inquiétais de savoir qui succéderait au vieux sultan le moment venu. Malgré l'affliction dans laquelle l'avait plongé la mort subite de Mourad, personne ne comprenait que le sultan n'ait pas déjà tranché. Du coup, une atmosphère de fin de règne s'était emparée de la Cité. Les ambitions s'aiguïsaient, la capitale bruissait de rumeurs contradictoires.

Un matin, mon père me téléphona : j'étais convoqué au palais et devais m'y rendre dans l'heure. Non, il ne m'accompagnerait pas. Moi seul étais convoqué.

J'ai toujours connu le sultan. Ou plutôt je l'ai connu avant même qu'il ne devienne sultan. Il m'a fait sauter sur ses genoux. Après son arrivée au pouvoir, et surtout depuis que je me tenais dans le sillage de Mourad, je l'avais entrevu à plusieurs reprises. Une poignée de main, un regard insistant, un sourire, quelques brèves remarques : à cela se résumaient nos échanges. Cette convocation urgente était donc totalement inattendue.

Lorsque je suis entré dans son bureau, il s'est levé pour me saluer et m'a appelé « mon fils », formule inhabituelle dans sa bouche. Je précise, pour les Occidentaux qui me liront, que cette expression, courante chez les peuples arabes, s'emploie pour marquer de l'affection ou de la reconnaissance à plus jeune que soi. Rien de plus. Bien que le sachant, la surprise de l'entendre m'apostropher ainsi suscita en moi l'idée saugrenue qu'il pourrait faire de moi son dauphin. N'étais-je pas l'ami et, plus encore, une sorte de double de son fils disparu ? Je l'avoue, au risque de paraître ridicule, pour montrer l'étendue de ma naïveté à cette époque où, pourtant, je me croyais déjà revenu de presque tout. Si le sultan avait besoin de moi, comme la suite de l'entretien allait le montrer, il n'avait jamais envisagé un autre successeur que l'un de ses fils ou, à tout le moins, l'un des membres de sa confession. À dire vrai, il était incapable de concevoir pareille idée. C'était une parfaite absurdité. Comment aurais-je alors pu imaginer qu'un jour, elle viendrait à d'autres que moi ?

« Tu étais très proche de Mourad, m'a-t-il dit. Je sais qu'il t'estimait et te faisait confiance. Cette amitié que tu lui

portais, cette loyauté que tu lui manifestais, je souhaite que tu les reportes sur mon second fils. Il a beaucoup à apprendre, à commencer par le métier des armes. Je te le confie. Aide-moi à l'élever au rang qu'il occupera un jour. Ni ta famille ni toi n'aurez à le regretter. »

Je l'ai regardé avec stupeur. C'était pourtant une demande normale, à laquelle j'aurais pu m'attendre, que mon père avait certainement anticipée, si ce n'est provoquée. Néanmoins, elle me troubla suffisamment pour que je ne réponde ni sur-le-champ ni avec enthousiasme. Il s'en aperçut, bien sûr, c'était un homme perspicace. L'espace d'une demi-seconde, je vis passer dans son regard la froideur d'une lame de couteau. Je finis par hocher la tête. « Je m'en doutais », commenta-t-il, le regard adouci.

5.

Je sortis quelque peu ulcéré du bureau du sultan : faisais-je partie des meubles et autres colifichets qu'on avait transférés de Mourad à Mansour ? Tout cela sentait la manœuvre ourdie par mon père : il s'employait manifestement à retisser la toile, dans laquelle la mort brutale de Mourad avait laissé un vide.

Mon frère et lui s'efforcèrent de calmer ce qu'ils considéraient comme un mouvement d'humeur. Mon amour-propre n'avait aucune importance. L'essentiel était de préserver *notre* position. Je n'allais quand même pas tout gâcher par un réflexe de vanité déplacée ? Même ma femme, appelée à la rescousse, y alla de son couplet. Avec plus de finesse, cependant : Mourad n'aurait-il pas été heureux de savoir que j'aiderais son frère, c'est-à-dire sa famille, c'est-à-dire un peu de lui, à conserver sa place dans l'État ?

Il était impossible que je ne cède pas à de si puissants arguments. À dire vrai, l'idée ne m'en était même jamais venue, en dépit de ma fierté blessée. Mais je les maintins sur le gril durant quelques jours afin qu'ils saisissent bien que c'était sur *moi* que reposaient la fortune et la gloire de notre nom. C'était grâce à *ma* position que mon frère gagnait de l'argent et que mon père pouvait continuer à parader ; la famille régnante avait

besoin de *nous*, c'est-à-dire de *moi*. Ce qui, rétroactivement, me paraît une erreur d'appréciation. Cette famille n'a jamais eu besoin de nous. Tout au plus lui servions-nous d'alibi, mais d'autres de nos coreligionnaires auraient pu remplir ce rôle. Le sultan nous aurait remplacés sans difficulté, vu le nombre de candidats à l'avalage de coulevres que comptaient alors les « élites » sultaniennes.

Cette petite comédie me donna suffisamment de plaisir pour que je ravale mon orgueil. Je n'étais peut-être qu'un pion dans la stratégie du vieux sultan, mais, pour ma famille, j'étais un rouage essentiel et une assurance sur l'avenir. Quand je fus certain que mon père, mon frère et tout le reste de notre clan – c'est-à-dire nos nombreux protégés et clients et toute notre parentèle d'Aréthuse – en avaient pris conscience et qu'on ne me considérerait plus jamais comme le petit dernier, mais bien comme un homme de pouvoir qu'il fallait se garder de mécontenter, je feignis de me rendre à leurs raisons.

C'est ainsi que je m'agrégai, de manière officieuse, au groupe des mentors de Mansour. Je dois dire que j'étais sans doute celui dont la vue le réjouissait le plus, un revenant de l'époque, tellement plus facile et plus heureuse, de son enfance.

Ceux qui, comme moi, l'avaient connu à cet âge – il avait un an de moins que moi – gardaient le souvenir d'un garçon potelé, un rien pataud, dépourvu de la vivacité et de la vitalité de sa sœur et de ses frères, et dont la douceur inattendue n'était pas sans charme. Ma mère, par exemple, le trouvait attachant et préférait son calme à l'agitation habituelle des petits garçons. « Il s'en sort bien », disait-elle étrangement car je ne voyais pas comment le fils du sultan pourrait ne pas « s'en sortir ».

Il est vrai que sa place dans la famille n'était pas facile, car la moins définie de toute sa fratrie. Tous, sauf lui, avaient un rôle à jouer : sa sœur était l'unique fille, Mourad, l'ainé des garçons, son frère cadet l'enfant malade et le plus jeune occupait naturellement la place du benjamin. Lui n'avait aucune fonction à remplir, c'est du reste pourquoi, me semblait-il, on l'avait jusque-là laissé libre de choisir sa destinée.

Reste que ses manières étaient fort surprenantes pour qui connaissait sa fratrie. Contrairement à ses frères, il mettait un point d'honneur à faire lui-même ses devoirs, trait de caractère qui lui valait de passer pour « l'intellectuel » de la famille. Pour d'évidentes raisons, à son avènement, il a beaucoup encouragé ses relations à propager cette image de lui. Plus tard, lorsque les langues se délièrent, je compris que son comportement procédait plus de l'entêtement que du plaisir de jouer avec son intelligence, car il était au fond assez besogneux.

Par ailleurs, alors que sa sœur et ses frères se montraient toujours présomptueux et sûrs de leurs droits, il affichait une attitude plus humble, assez déconcertante. Il manifestait en revanche une tendance à la dissimulation et à la sournoiserie. À plusieurs reprises, dans notre enfance, j'avais constaté qu'il préférait les coups en douce à la franche brutalité de ses frères, ce pourquoi je lui avais toujours préféré Mourad, dont l'assurance me bluffait.

À l'adolescence, il avait beaucoup grandi, au point de dominer tous ses frères d'une tête au moins. Il n'en était pas plus assuré. Sa haute taille s'était même accompagnée d'une raideur prononcée, qui achevait de lui donner une allure empruntée. Il semblait perpétuellement mal à l'aise, paraissant accomplir chacun de ses gestes à contrecœur. Cela me frappa tout particulièrement lorsque je pris mes fonctions auprès de lui. Il

était certes compréhensible qu'il éprouve de l'amertume après avoir renoncé, pour se conformer aux souhaits de son père, à la vie qu'il avait choisie. Mais n'étions-nous pas tous dans ce cas, moi le premier ?

Très vite, je subodorai qu'il y avait un mystère Mansour. Il n'avait jamais manifesté ni goût ni dispositions pour le pouvoir, ce qui contrastait avec le reste de sa famille. Ce qui avait sans doute permis au vieux sultan de l'écartier sans hésitation du pouvoir. Après la mort de Mourad, cette décision ressemblait à une erreur, à tout le moins à une imprudence. Pourtant, elle s'expliquait aussi par d'autres considérations. La plus importante était, bien sûr, d'empêcher qu'un rival puisse gêner Mourad. Le syndrome du frère, problème qui hante toutes les dynasties, n'avait en effet pas épargné le vieux sultan. Je suis par ailleurs convaincu qu'en envoyant Mansour parfaire ses études au Royaume d'Albion, notre sultan avait un projet à long terme. Pourquoi, sinon, aurait-il refusé à Mansour d'aller, comme il le souhaitait, faire sa spécialité dans une ville de province française ? Il avait dû lui assigner un rôle dans sa stratégie initiale. Et c'est sans doute pourquoi, en dépit des faiblesses de caractère de son cadet, il décida d'en faire son successeur.

Il fallait donc entreprendre l'éducation politique et militaire de Mansour (même son service militaire s'était réduit à un séjour dans un hôpital militaire, laissant peu de place à un véritable entraînement). Il fallait aussi remodeler son caractère, même si, à son âge, l'exercice semblait ardu. Car il s'agissait de le reformater pour l'exercice du pouvoir. Au plus vite.

En effet, nous savions que le vieux sultan déclinait. Il était soigné par les meilleurs médecins du pays et quelques spécialistes étrangers, que je convoyais de temps à autre, de l'aéroport

LES COULEURS DU SULTAN

au palais, pour des consultations secrètes. Tous ceux qui gravitaient dans son orbite espéraient qu'il vivrait assez longtemps pour mener à son terme l'éducation politique de son fils. Moi compris, puisqu'on m'avait embarqué dans cette entreprise pour servir de bouée de secours à Mansour. Restait à souhaiter qu'il ne me noie pas avant d'arriver à bon port.

6.

Sur ordre du vieux sultan, priorité fut donnée à la formation militaire de Mansour. Il suivit un cours accéléré de formation des officiers d'infanterie, avant d'être initié au commandement des unités de blindés. Bien entendu, chaque diplôme, qu'il obtenait toujours avec félicitations, l'élevait un peu plus dans la hiérarchie militaire. Il gravit tous les échelons de l'armée au pas de charge. Jamais carrière ne fut plus rapide que la sienne. Si bien que lorsque, après trois ans de cours de « rattrapage », il fut affecté à la Garde sultanique, où je me trouvais depuis l'époque de Mourad, il devint, du jour au lendemain, mon supérieur. Je ne m'en formalisai pas, mais tous les cadres de l'armée ne se montrèrent pas aussi complaisants. Il faut les comprendre : j'aurais moi aussi hésité à confier mes hommes à Mansour en temps de guerre.

Leur malaise venait aussi de ce que cette formation bâclée avait été menée pour l'essentiel sous les auspices des services secrets. Ce qui les confirmait dans leurs soupçons les plus intimes, ceux qu'ils se gardaient de partager avec qui que ce soit, en dehors de leur famille ou de leur clan : à quelques exceptions près, le vieux sultan se méfiait de ses officiers

généraux, y compris ceux de sa communauté qui, il est vrai, maugréaient à peine moins que les autres.

Le sultan savait qu'il prenait un risque en procédant ainsi car il était capital pour l'avenir de Mansour, et donc de la famille régnante, qu'il soit légitimé par l'armée. Mais, sachant ses jours comptés, le vieux sultan préféra parer au plus pressé et miser sur le réflexe loyaliste des militaires.

Il avait conçu l'enchevêtrement complexe des services de renseignement qui, telle une toile d'araignée patiemment tissée, maintenait toute la société sous son emprise, et savait donc mieux que quiconque qu'il était vital d'attacher au plus vite les services à la personne de Mansour. Eux seuls étaient en mesure, si une main ambitieuse et hostile à l'actuelle dynastie s'en emparait, d'empêcher son fils de régner, voire de le faire disparaître à jamais. Aussi, choisissant entre deux maux, leur avait-il accordé, dans la formation de son dauphin, une plus grande place qu'aux hiérarques de l'armée. Ce qu'il n'a pas mesuré, c'est que la complicité qu'il avait créée entre son successeur et les services donnerait à ses derniers une influence exagérée sur Mansour. Il y avait en effet une inquiétante parenté entre le caractère compliqué et dissimulé de son fils et l'esprit retors et tentaculaire de ces services.

Ces années de formation permirent aussi de préparer le renouvellement des cadres au sein de l'armée et des services secrets. Il mit ainsi à la retraite (ou limogea s'ils étaient encore jeunes) les généraux qui avaient laissé paraître, sous une forme ou une autre, leur manque d'affinités avec son fils. Inversement, on promut au plus vite ceux de leurs subordonnés qui avaient manifesté beaucoup de zèle à instruire ou à seconder le futur sultan. Une politique identique fut suivie dans les divers services secrets, amenant au pouvoir, ou au bord du pouvoir, une

« génération Mansour » composée de proches ou de membres de sa famille à l'inconditionnelle loyauté.

Je fus l'un des heureux bénéficiaires de ce mouvement. Malgré mes réticences – il m'était impossible d'avoir pour Mansour les sentiments d'amitié, et plus encore d'admiration, que j'avais éprouvés pour son frère –, j'avais, il est vrai, contribué à sa formation. Moins comme instructeur que comme confident. J'étais le compagnon auquel il pouvait livrer ses peines, ses doutes et ses plaisirs. Celui qui ranimait son courage dans les moments de dépression et lui peignait l'avenir en couleurs lumineuses.

Tous les officiers chargés de sa formation étaient naturellement portés à l'indulgence à son égard, néanmoins l'entraînement militaire auquel il dut se soumettre était rude et exigeant pour un homme de vingt-huit ans qui ne s'était jamais prêté à ce genre d'exercice. Son âge et son rang le condamnaient en outre à la solitude. J'étais là pour remplacer tous les camarades dont il aurait eu besoin pour supporter inquiétudes et fatigues.

Je passais régulièrement le voir, lui téléphonais plus fréquemment encore, lui servais de chauffeur, au commencement du moins car, très vite, comme Mourad qui en était mort, il préféra prendre lui-même le volant. Nous partions nous promener, de préférence dans la montagne pour échapper à la surveillance de son père ou de ses ennemis. Il avait résolu de ne montrer aucune faiblesse, de n'avouer ni doute ni réticence, pas même à son père. On le sait, telle est la règle chez nous : les fils doivent se plier aux décisions paternelles et oublier leurs aspirations personnelles. La loi de la famille et du clan transcende les choix de l'individu. Pour gagner pleinement sa confiance, je lui avais confessé en avoir souffert avant lui.

Aussi me confiait-il une partie de son désarroi. Pendant les premières années, il connut en effet une période de flottement. La perspective de succéder un jour à son père n'effaçait pas l'amertume d'avoir été arraché à ses rêves d'avenir. S'il a souvent paru versatile, enclin à suivre l'avis du dernier à avoir parlé, Mansour était, pour ce qui concernait ses attentes et celles de sa famille, porté à la psychorigidité. D'une manière qui confinait à l'entêtement, comme les Sultaniens l'apprirent par la suite à leurs dépens. Il s'était construit une image mentale de ce que serait sa vie, du monde dans lequel il évoluerait. La mort de son frère et la décision de son père l'avaient brisée. Comme il ne s'était jamais imaginé un rôle politique, il n'était pas en mesure d'y substituer une nouvelle représentation de son avenir. Par ailleurs, au retour du Royaume d'Albion, où il n'avait pourtant passé qu'un peu plus d'un an, sa patrie, qu'il avait tant aimée dans son enfance, lui avait semblé arriérée, poussiéreuse, à mille lieues de l'univers moderne dont on l'avait privé. Il était alors consterné à l'idée d'y passer sa vie, sans espoir de retour dans les territoires enchantés qu'il avait découverts.

Ayant saisi ses aspirations à la modernité, convaincu moi-même qu'il faudrait dépoussiérer le Sultanat de ses archaïsmes, j'entrepris de lui montrer que le destin l'avait choisi pour arracher notre pays à son archaïsme et le transformer en une nation ouverte à la nouveauté et au progrès. Il représentait une chance pour les jeunes générations sultaniennes qui lui voueraient une reconnaissance éternelle. « L'avenir t'appartient, lui disais-je, le tien et celui de notre patrie. » Je me laissais emporter par mes discours, j'y mettais tout l'élan poétique dont je m'étais jadis cru capable. Pourtant, je m'interrogeais souvent sur ses capacités à régner.

Non seulement parce qu'il avait beaucoup à apprendre et qu'il ne me semblait pas parfaitement taillé pour le rôle. Mais parce que ses contradictions intimes me désarçonnaient et m'inquiétaient souvent. Un jour où nous nous promenions dans la montagne, après avoir longuement ressassé tous ses motifs de mécontentement, ces menues irritations liées à la formation accélérée qu'on lui faisait subir, il s'arrêta soudain pour contempler le paysage. Les montagnes barrant l'horizon vers la mer, la plaine à nos pieds, encore bleutée de brume, le ciel bleu, immense, au-dessus de nos têtes. Il ouvrit les bras, tel un prophète, et, peut-être enivré par la pureté de l'air, me déclara : « Songes-y, tout ceci m'appartiendra un jour. » J'avoue qu'à cet instant, je fus parcouru d'un frisson. Qui était au juste cet homme auquel je jouais la comédie de l'amitié depuis son retour ? N'était-il pas finalement meilleur comédien que moi ?

Malgré ces instants de stupéfaction, je préférerais conclure que soit il possédait bel et bien les gènes de sa terrible famille, soit il avait été rattrapé par le virus du pouvoir, dont on connaît la puissance contaminatrice. Peut-être aussi la campagne lancée par son père pour l'imposer dans les esprits lui avait-elle tourné la tête.

On commença en effet par afficher partout des photos de Mourad le peignant en martyr. Ce qui, malgré ma dévotion pour lui, me paraissait excessif : martyr de son destin ? De son goût immodéré pour la vitesse ? Car qui croyait à la fable, propagée par le régime, d'un assassinat camouflé en accident, orchestré par notre Ennemi ? L'année de deuil écoulée, on remplaça ses photos par une nouvelle trinité, plus efficace que celle des chrétiens. Sur une même affiche figuraient le vieux sultan, Mourad et Mansour, ce dernier incarnant évidemment l'avenir et l'espoir du Sultanat.

On le représenta ensuite en homme intègre et moderne, compatissant, comme le prouvait la profession qu'il avait initialement choisie, résolu à œuvrer, en toutes circonstances, pour le bien de sa patrie. On insista enfin sur son âge, qui le mettait de plain-pied avec la jeunesse du pays, dont il ne pouvait que comprendre les aspirations et dont il saurait mobilier les énergies.

Le vieux sultan ne négligea rien pour faire naître au sein du peuple un attachement à la personne de Mansour. Si, comme les nations occidentales, nous avons disposé de sondages d'opinion, sans doute eût-il chaque mois scruté les progrès de la popularité de son fils.

Les Occidentaux, je le sais, s'étonnent que nos gouvernements, qui règnent par la force et la terreur, éprouvent le besoin de se concilier leurs opinions publiques. À quoi bon ajouter l'hypocrisie à la tyrannie ? Toutefois, si nous ne répugnons pas à tuer ceux qui se soulèvent contre le régime, nous préférons l'éviter. Le sang nuit toujours aux affaires, au tourisme et, plus généralement, aux relations diplomatiques. C'est pour l'avoir oublié que Mansour a tout perdu.

7.

Nous passons notre vie à jouer la comédie. Aux autres, certes, mais surtout à nous-mêmes. Il faut bien essayer de croire au rôle que la société nous demande de tenir si l'on ne veut pas devenir fou. Refusant d'admettre que nous sommes en représentation, au point de nous abuser nous-mêmes, il nous est difficile de démasquer les autres, lorsqu'ils se révèlent excellents acteurs.

C'est très exactement ce qui s'est passé pour Mansour. Au point que je ne sais plus qui était le véritable Mansour : le gentil garçon, un peu maladroit, voire complexé, des débuts ou l'homme inflexible et cruel des derniers temps. À moins qu'il n'ait été dès le début pareil au caméléon, changeant de couleur au gré des circonstances avec une stupéfiante aisance ; ou qu'il n'ait eu en lui une double personnalité ayant, jusque-là, échappé à tout le monde, qu'explique peut-être le secret de sa naissance.

À moins qu'il n'y ait une explication plus simple. À son retour au Sultanat, le voyant si peu fait pour le rôle que lui avait imparti son père, il m'était arrivé de penser que, pour forcer sa nature, il serait nécessairement contraint à la démesure. Il suffisait en effet au vieux sultan ou à Mourad de paraître

pour imposer leur autorité. Personne ne doutait de ce dont ils seraient capables en cas de nécessité. Mansour aurait à prouver qu'il était fait de la même fibre. Une fois ce pas franchi, il ne pourrait plus revenir en arrière. Il serait à jamais prisonnier de la transgression commise.

Si je devais dater le moment où Mansour a finalement accepté d'entrer dans le personnage du dauphin de son père, je le ferais remonter à la décision du vieux sultan de lui confier un dossier pour qu'il y fasse ses dents. Assez naturellement, ce fut celui de la petite principauté voisine qu'il choisit. Notre pays a toujours considéré la Principauté des Neiges comme partie intégrante de son territoire. Jadis, nous avons croupi ensemble sous la férule de la Porte, même si, très tôt, les Occidentaux se sont posés en protecteurs de ce territoire parce qu'y vivaient de nombreux chrétiens. Pourtant, de part et d'autre des montagnes, qui marquent aujourd'hui la frontière entre le Sultanat et la Principauté des Neiges, les populations offrent la même diversité confessionnelle ; nombre de familles sultaniennes ont des parents dans la Principauté et, pour les plus riches d'entre elles, y ont acheté des propriétés, car la vie y a longtemps été moins rude et plus occidentalisée que chez nous.

C'est aussi pour cette raison que nous avons toujours vu dans ce territoire une sorte de pachalik du Sultanat, une arrière-cour économique. Aucune décision politique ne s'y prenait sans notre aval, exprès ou tacite. Le vieux sultan y régnait à travers des hommes de paille et y semait, à sa guise, guerre ou prospérité, terreur ou douceur de vivre. Certes, les grandes puissances et les principaux acteurs de la région avaient toujours contesté nos droits sur la Principauté. Cependant, personne n'avait oublié la guerre civile qui, pendant quinze ans,

l'avait ravagée. Et personne n'ignorait que, quoi qu'il prétendit le contraire, notre Ennemi, pour lequel les Occidentaux montraient tant d'indulgence, avait tout intérêt à ce que la Principauté soit gérée d'une main de fer depuis le Sultanat. Aussi, grâce à l'habileté du sultan, avions-nous jusqu'ici réussi à maintenir ouvertement ce territoire, notre pré carré, sous notre tutelle.

En nommant Mansour proconsul dans la Principauté, le vieux sultan faisait d'une pierre deux coups. D'une part, il complétait la formation de son fils. D'autre part, il signifiait implicitement que, même sans l'avoir désigné officiellement, il l'avait choisi pour successeur.

À l'époque, les affaires de la Principauté étaient suivies au palais par le *naïb*, de la confession majoritaire, mais originaire de la même province que le vieux sultan. Lui enlever ce dossier des plus sensibles non seulement brisait ses espoirs de monter un jour sur le trône, mais constituait un pur et simple affront. Il fit néanmoins bonne figure et affecta d'aider Mansour dans ses premiers pas. En réalité, comme on le vit ultérieurement, il maintint ses propres réseaux, sans en informer ni le sultan ni son fils. Peut-être parce qu'il jugeait Mansour inapte aux complexes affaires Neigeuses, mais surtout dans le vain espoir d'entraver son action et de gêner ainsi son accession au pouvoir suprême.

Quoi qu'il en soit, sa nomination comme proconsul accéléra le processus de transformation déjà à l'œuvre chez Mansour. Il était enivrant pour un homme si jeune et sans expérience d'avoir la responsabilité d'une contrée aussi essentielle à la sécurité et aux affaires du Sultanat. D'autant qu'il avait à son entière disposition tout un appareil administratif, coiffant plusieurs unités militaires, une multitude d'hommes des services

secrets, officiels et officieux, et quelques civils, choisis pour leur loyauté, mais aussi pour leurs compétences économiques et politiques. Une sorte de Sultanat en miniature qu'il pourrait manœuvrer presque à sa guise, sous l'œil vigilant mais indulgent de son père. Il ne pouvait qu'apprendre, comme en s'amusant, les rudiments du métier de souverain.

Ce dont il ne se doutait pas, lorsqu'avec enthousiasme il prit possession de son nouveau jouet, c'est que son père avait encore autre chose en tête.

Le vieux sultan avait en effet résolu, comme on le pratiquait depuis plus de mille ans dans sa secte, de soumettre Mansour au rite de l'initiation. Non à la mystagogie requise par leurs cheikhs, encore que je ne puisse exclure que Mansour ait aussi subi cette dernière. Celle que le vieux sultan jugeait indispensable à l'exercice du pouvoir, tel du moins qu'il le concevait, tenait davantage de l'épreuve du feu. Il s'agissait pour lui de vérifier ce que le fils, que lui avait imposé le destin, avait dans le ventre. Certes, Mansour avait prouvé pendant son entraînement militaire qu'il pouvait se salir et se fatiguer physiquement sans jérémiades, commander quelques unités bien entraînées sans contestation. Le sultan se doutait cependant que les officiers chargés de la formation de son fils n'osaient pas pousser trop loin ses capacités de résistance et l'avaient ménagé autant que possible. Il souhaitait s'assurer que son héritier n'avait pas été trop amolli par ses études et ses écarts de conduite, qui avaient toujours irrité le puritain en lui. Tout cela pouvait se comprendre, mais l'épreuve initiatique elle-même dépassait mon entendement. Ce que j'ignorais et que mon père ne me révéla que bien plus tard, lorsque le Sultanat se mit à vaciller, était que le vieux sultan avait de très sérieuses raisons de vouloir vérifier la solidité des nerfs de son fils face à l'adversité.

Pris d'un dernier scrupule, craignant, je le sais maintenant, que Mansour ne se ridiculise et que sa faiblesse ne rejaillisse sur toute la famille régnante, le vieux sultan me fit appeler pour la seconde fois. Il me donna ordre de rejoindre au plus vite Mansour dans la Principauté des Neiges et de ne pas le quitter durant les quelques jours à venir. Chose en soi assez surprenante car, par prudence, Mansour et les autres dignitaires chargés de la Principauté n'y passaient jamais la nuit. Le vieux sultan ne me donna pas la moindre explication, se bornant à me recommander de veiller de près sur son fils et donc sur l'avenir de la dynastie.

Il sous-estimait son dauphin. À aucun moment, pendant les trois jours que durèrent les interrogatoires auxquels il assista, Mansour ne cilla. Ni l'insalubrité de la pièce, suintante d'humidité et souillée de crottes de rongeurs, où nous nous tenions ; ni les coups, malgré leur effarante brutalité ; ni le sang, dont l'odeur prenante m'écoeurait ; ni le remugle de peur, d'urine, de merde et de vomi, qui envahissait le réduit sans aération, ne le troublèrent. Lors des pauses – il fallait bien, de temps à autre, laisser le médecin employé par nos services ranimer celui que ses collègues venaient de passer à tabac –, Mansour mangeait de bon appétit les nourritures qu'on lui proposait. Il dormit également d'un sommeil paisible lorsqu'on lui proposa quelques heures de repos. Le seul indice de malaise que je détectai furent ses fréquents passages aux toilettes, pourtant particulièrement répugnantes, où il restait peut-être plus que nécessaire. Bref, il semblait supporter bien mieux que moi les tortures qu'on infligeait en son nom, sous ses yeux.

Lorsque, quelques jours plus tard, je fis mon rapport au vieux sultan, il m'écouta sans m'interrompre, sans rien manifester

non plus. « Tant mieux », dit-il, sans que la moindre satisfaction ne perce ni dans sa voix ni dans son regard.

Ces trois journées me firent comprendre que Mansour avait à jamais abandonné sa défroque de gentil cadet de la famille régnante. Il y eut, je le sais, d'autres journées d'horreur ; mais aussi des trafics et des combines en tout genre auxquels il prêta la main sans scrupule. Je n'ai jamais raconté à personne ce qui s'était passé durant ces trois journées. Je n'en ai jamais non plus reparlé avec Mansour. J'ai longtemps cru qu'elles seraient le pire souvenir de ma vie.

8.

Sur un point au moins, Mansour n'a jamais joué la comédie : il était bel et bien fasciné par le progrès et les technologies modernes, propension que son séjour en Occident n'avait fait qu'accentuer. Il partageait cette passion avec son frère aîné. En son temps, Mourad avait démontré au vieux sultan que les moyens de communication modernes pouvaient aisément se combiner à un régime autoritaire et faciliter la répression quotidienne.

À demi convaincu, son père l'avait autorisé à créer, avec des ingénieurs et autres techniciens, une société ressemblant aux start-up qui commençaient à fleurir dans le monde occidental. Il avait fallu violer pour cela la vieille garde, spontanément réticente à tout ce qui améliorait la communication entre les citoyens du Sultanat. Mourad fit valoir que la seule opposition sérieuse avait été définitivement éradiquée dix ans plus tôt, ne restaient que des adversaires d'opérette, que ces nouveaux moyens permettraient précisément de repérer et d'encadrer. Contre ces arguments, les services de sécurité, dotés d'une époustouflante imagination, élevèrent maintes objections. Néanmoins, intéressé par l'idée de Mourad et voulant la tester, le vieux sultan autorisa la constitution de cette société. Il serait

toujours temps de revenir sur cette audacieuse innovation si elle s'avérait dangereuse pour l'ordre public.

À la mort de Mourad, Mansour avait hérité de cette société, comme de tant de choses et de personnes, à commencer par moi. De toutes les attributions qui lui avaient été dévolues à son retour au Sultanat, c'était la supervision de cette société qui lui donnait le plus de satisfaction. Il se sentait dans son élément au milieu de ces techniciens et de ces gestionnaires, les bombardait de questions, passait des heures à discuter avec eux de points de détail qui m'assommaient un peu (car il me traînait souvent à ces réunions) et en revenait tout guilleret.

À l'époque, la société disposait d'un local assez miteux, près du vieux bimaristan, où Bilal, ce répugnant individu qui censurait les vers d'Ibrahim, avait installé sa Commission de la lecture. Les vieux quartiers de la Cité n'avaient pas encore subi les rénovations qu'ils ont connues après l'avènement de Mansour. Ils avaient conservé le charme désuet qu'ont décrit les voyageurs occidentaux des siècles passés, comme si le temps s'était arrêté aux portes de la vieille ville. À cette époque, les propriétaires de ces demeures préféraient, s'ils en avaient les moyens, émigrer vers les nouveaux quartiers pourvus du confort moderne, sans imaginer qu'un jour ces vieilleries les enrichiraient.

En ce temps-là, dans les ruelles étroites et tortueuses, on ne croisait guère que des ânes et des charrettes tirées à bras d'homme. Notre arrivée, dans la voiture que Mansour conduisait lui-même, provoquait tout un attroupement, vite dispersé, il est vrai, lorsque nous en surgissions. Comme son frère, Mansour avait plaisir à tenir le volant. Il y voyait en outre un acte politique : donner de lui l'image d'un homme moderne, peu différent de ses futurs sujets (bien qu'à l'époque

peu d'entre eux aient disposé d'un véhicule). Au reste, la sultane, son épouse, agirait ensuite de la même manière. Ce qui, on s'en doute, compliquerait la tâche des forces de sécurité qui les escortaient. Personnellement, j'ai toujours trouvé ridicule cette habitude, d'autant que personne au Sultanat n'était dupe : tout un cortège protégeait leur voiture.

Quoi qu'il en soit, à cette époque, Mansour n'était que le fils du sultan, pas même son dauphin officiel. Son garde du corps montait derrière, m'abandonnant le siège avant, et, d'une main sûre, Mansour nous conduisait à travers les ruelles tortueuses. Par la suite, la société troqua ce premier local pour un établissement moins minable, avant de prendre ses quartiers dans un immeuble flambant neuf construit spécialement pour elle.

C'est grâce à Mansour, qui donna à cette société un élan extraordinaire, que le Sultanat entra dans l'ère des communications modernes. À cette époque-là, je croyais encore – comme sans doute beaucoup d'autres – que, dans l'esprit de Mansour, les considérations de sécurité passaient après la nécessité de moderniser le Sultanat. En effet, aux mises en garde des services secrets, il répliquait qu'il était aussi de leur intérêt de maîtriser cette technologie pour passer à une répression *soft*. Sottement, je m'imaginai alors que ce doux mot d'une syllabe, que tant de peuples ont intégré à leur langue, signifiait que Mansour avait l'intention de desserrer l'étau qui emprisonnait la société depuis le règne de son père. Or, converti à toutes les fadaïses de la modernité, Mansour pensait seulement que l'image devait l'emporter sur la réalité. Il ne s'agissait pas de renoncer à la répression, mais d'en donner l'impression au monde extérieur.

Il est vrai que téléphones portables, connections Internet, SMS, mails et réseaux sociaux, qui furent tous introduits

après la mort du vieux sultan, constituaient des instruments d'une extraordinaire perversité. À ceux qui les employaient, ils donnaient l'illusion de la liberté. Aux services qui écoutaient ou lisaient tout ce qui s'échangeait ainsi, ils permettaient de réduire les tracasseries que doivent affronter les polices politiques pour s'informer. Mansour ne manquait jamais de le rappeler à l'appareil sécuritaire et, chaque fois, une étincelle mauvaise traversait son regard bleu.

Ces innovations valurent à Mansour une grande popularité dans la jeune génération, chez les plus aisés du moins, qui purent rapidement s'offrir ces nouvelles technologies et en firent, comme de tout ce qu'ils possédaient, un usage aussi ostentatoire que possible.

Mansour avait soif de popularité, ce qu'ingénument, je mettais sur le compte d'une attirance pour la démocratie, contractée lors de son séjour à l'étranger. À l'époque, il est vrai, ma culture politique et ma connaissance des rouages psychologiques liés au pouvoir étaient limitées. Je sais aujourd'hui que, par un phénomène étrange, le despote a besoin d'être aimé, de convaincre son peuple (et de croire qu'il y a réussi) qu'il n'agit que pour le bien de la nation. Ainsi, le vieux sultan aimait-il voir son portrait suspendu dans les échoppes du souk et son image dominant les rues de la Cité et de toutes les villes, d'un bout à l'autre du Sultanat. Il avait beau savoir que l'on n'affichait ses portraits que pour se protéger, à la manière dont, jadis, on exhibait les divinités tutélaires, leur omniprésence le rassurait, comme si la légitimité en procédait nécessairement.

C'est aussi pour soigner son image qu'en accord avec son père, Mansour décida de partir en chasse contre la corruption, thème éminemment populaire chez nous. Depuis toujours, il allait de soi dans notre pays que toute parcelle de pouvoir

– de la plus infime à la plus vaste – constituait une position fragile dont il convenait, pour soi et son clan, de retirer tous les avantages possibles avant d’en être déchu. Ceux qui ne profitaient pas du système, mais en subissaient les lourdeurs et l’avidité, c’est-à-dire la masse de la population, applaudissaient à toute action contre la concussion, la prévarication et autres malversations, qu’ils auraient pourtant pratiquées sans scrupule si le destin les avaient placés du bon côté du pouvoir. Ces opérations anticorruption, périodiquement mises en œuvre, permettaient de distraire l’attention publique des prévaricateurs de haute volée qui détournaient l’argent public ou avaient inventé de subtils moyens de se faire acheter ou de vendre leur protection. Elles ne trompaient personne, mais la pression retombait et les trafics d’influence pouvaient continuer.

Telle est la méthode, qu’avec l’appui du sultan, Mansour utilisa pour se construire une image d’homme intègre. La campagne qu’il orchestra frappa les esprits : pour la première fois, on s’attaquait à des caciques du régime. On prit garde cependant de ne pas porter atteinte aux intérêts de la famille régnante, entendue au sens large, c’est-à-dire englobant les collatéraux, tous ceux qui, dans notre langue, sont encore désignés par un terme spécifique et non rangés sous l’imprécise rubrique de « parents ». Furent également préservés les coreligionnaires de la famille régnante qui avaient, d’une manière ou d’une autre, d’ores et déjà fait allégeance à Mansour, et même, acte de mansuétude destiné à les rallier, ceux qui s’étaient jusque-là gardés de toute réserve à son endroit.

Cette campagne lui permit de se débarrasser de collaborateurs de son père dont la loyauté ne lui était pas acquise. Comme elle n’avait pas épargné le Premier ministre de

LES COULEURS DU SULTAN

l'époque et entraîné sa mort, elle parut d'une grande audace et valut en outre à Mansour une certaine considération dans le souk. Il s'était au moins assuré le bénéfice du doute. Les agents du palais se hâtèrent évidemment de proclamer aux quatre vents que le peuple trouverait en lui un protecteur : si le vieux sultan venait à mourir, son héritier présomptif saurait le défendre contre la cupidité des scélérats et des spoliateurs.

La légende de l'icône aux yeux bleus envahissait à grands pas l'espace de nos cités et débordait même les frontières du Sultanat.

9.

On le sait, la politique comporte toujours une part d'improvisation qui avantage les esprits sachant conjuguer ductilité et détermination. N'ignorant pas que Mansour n'était guère pourvu de ces deux qualités, le vieux sultan résolut de limiter autant que possible les deux menaces, l'une intérieure, l'autre extérieure, qui pesaient sur la tête de son fils.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, en dépit de son pouvoir absolu et du soutien indéfectible de son appareil sécuritaire, le sultan n'avait pas totalement pris sur la menace intérieure. En effet, lorsqu'ils émanent de l'intérieur du cercle familial, les périls ne se laissent pas aisément réduire.

En l'espèce, ce danger portait un nom : Ribal. Frère cadet du vieux sultan, il l'avait aidé à prendre le pouvoir et, surtout, à écraser dans le sang la révolte des *Ikhwān* quinze ans plus tôt. Ambitieux, sans scrupule, il s'était toujours considéré comme le successeur naturel de son aîné.

Plus impatient et moins machiavélique que son frère, peu après les massacres d'Épiphanie auxquels il avait présidé avec l'espèce de garde prétorienne dont il s'entourait, il avait tenté de s'emparer du pouvoir à la faveur des problèmes de santé du vieux sultan. Cependant, au sommet de l'État, quelques

dignitaires, dont mon père, contribuèrent à faire échouer ses manœuvres et réaffirmèrent leur loyauté au sultan.

Alors qu'il aurait dû faire preuve à l'égard de son frère de la férocité dont il était capable avec ses adversaires, le sultan se montra d'une étonnante indulgence avec Ribal. Il est vrai que dans sa communauté, une loi sacrée empêche de verser le sang de qui vous est apparenté, surtout s'il est né de la même mère. Se refusant à la transgresser, sans doute pour ne pas entamer sa légitimité au sein de sa secte, il se borna à bannir son cadet, après l'avoir élevé à la dignité de *naïb* pour apaiser sa vanité. Il n'avait pourtant qu'un mot à dire et Ribal aurait été liquidé discrètement : les accidents susceptibles d'entraîner la mort sont légion au Sultanat. Les sultans ottomans, jadis nos souverains, qui, en montant sur le trône, firent longtemps mettre à mort leurs frères, avaient moins de scrupules. La famille : tout à la fois point fort et maillon faible de cette dynastie ou – qui sait ? – du Sultanat lui-même.

Le vieux sultan tira cependant les leçons de ce coup d'État manqué. Il décida de préparer Mourad à lui succéder afin de le doter d'une légitimité sur laquelle viendraient buter les prétentions de son frère. On le sait, Dieu ou le destin, quel que soit le nom qu'on lui donne, contraria ses plans, l'obligeant à se rabattre en toute hâte sur Mansour pour assurer sa succession.

Il est probable que Ribal n'aurait jamais osé se mesurer à Mourad dont il connaissait la détermination. Mansour, héritier par défaut, lui semblait en revanche une proie facile. Le vieux sultan savait que, s'il venait à disparaître prématurément, Mansour ne résisterait pas longtemps aux coups de boutoir de son oncle. Il était donc vital de neutraliser Ribal au plus vite.

Par chance, victime de son habituel manque de circonspection, celui-ci avait franchi les limites que lui avait fixées le vieux sultan. On l'avait en plusieurs occasions autorisé à de brefs séjours au Sultanat. Il les avait peu à peu prolongés sans être pour autant rappelé à l'ordre. Néanmoins, les services, qui n'avaient jamais cessé de le surveiller de près, multipliaient les rapports alarmistes sur ses activités. Il avait entrepris des préparatifs paramilitaires qui ne pouvaient avoir qu'un seul objectif : confisquer le pouvoir à la mort de son frère aîné.

Espérant qu'un avertissement suffirait, le vieux sultan le priva de son titre de *naïb*. Ribal n'en persista pas moins dans ses préparatifs. Une action s'imposait et, l'honnêteté m'oblige à le préciser, Mansour poussa beaucoup son père à s'y engager. Il savait qu'il avait tout à craindre de son oncle et de sa nombreuse descendance. Est-ce par compensation qu'il fit toujours preuve d'une excessive indulgence à l'égard de ses cousins maternels ?

Quoi qu'il en soit, les forces de sécurité donnèrent l'assaut à la base qu'avait installée Ribal au bord de la mer, dans le fief de la famille régnante. Il perdit plusieurs centaines d'hommes dans cette opération, qui ressemblait fortement à un règlement de comptes mafieux, et fut avisé officiellement qu'il ferait l'objet de poursuites s'il se risquait de nouveau sur le territoire national.

Si le sultan n'avait pas de gaieté de cœur transgressé les usages familiaux, la détermination que manifesta Mansour dans toute cette affaire l'en consolait amplement, disait-on au Palais.

Quant à la menace extérieure, elle est assez connue pour que je ne me lance pas dans la chronologie des guerres, des crises et des négociations que nous avons menées avec notre Ennemi.

Or, quelques mois avant la mort du vieux sultan, les élections dans cette république ennemie portèrent au pouvoir un ancien général qui se mit en tête de conclure enfin la paix avec le Sultanat. Ses motivations étaient largement liées à la situation complexe de la Principauté des Neiges, sur laquelle nous exerçons un protectorat, mais où notre Ennemi maintenait lui aussi des troupes depuis de nombreuses années. Se méprenant curieusement sur son opinion publique, l'ancien général fit savoir à la République d'Amérique qu'il souhaitait au plus vite conclure un accord avec nous.

Je sais que l'on s'est beaucoup interrogé, au Sultanat et ailleurs, sur le comportement du vieux sultan. Il parut étrange que, contrairement à sa nature, il ait accepté d'entamer des tractations sous l'égide américaine. Il parut aussi incohérent qu'après s'être déplacé en personne, malgré sa santé chancelante, pour rencontrer le président de la République d'Amérique, il ait refusé toute négociation, sans même prendre la peine d'écouter ce que ce Président avait à lui proposer. Bien des diplomates et responsables occidentaux y ont vu la preuve que la maladie à l'œuvre dans son corps s'était aussi portée à son cerveau.

Tout autre est la vérité.

Comme nous tous, le vieux sultan aurait aimé récupérer les territoires volés par notre Ennemi, ce Plateau des Mille Sources, si fertile, où demeuraient encore certains de ses sujets et qui, de tout temps, a appartenu à notre nation. Il pensait aussi que le retour à la mère patrie de ces terres vaudrait à Mansour une légitimité encore loin d'être acquise (au point qu'il n'avait pas encore osé le désigner officiellement comme son successeur). Voyant que le nouveau gouvernement de la république ennemie était prêt à des concessions encore

inimaginables quelques semaines plus tôt, il l'avait pris au mot et, sans rien promettre de son côté, s'était engagé dans de premières discussions.

Cependant, par une imprévisible malchance, l'affaire capota. Le négociateur sultanique étant tombé gravement malade, le début des pourparlers fut différé. Ce délai suffit pour que, dans cette république ennemie, soumise aux jeux aléatoires de la démocratie, l'opinion publique, peu portée aux concessions territoriales, rappelle à l'ordre son trop impétueux Premier ministre. Sa marge de manœuvre s'en trouva considérablement réduite. Il offrait certes de nous rendre le Plateau des Mille Sources, mais pas le vaste lac dans lequel viennent se jeter toutes les rivières de la contrée. Le vieux sultan estima que renoncer à ces masses d'eau, si précieuses dans un pays aussi désertique que le nôtre, à ces berges verdoyantes, où nos grands-pères emmenaient jadis leurs familles en pique-nique, et les perdre à jamais puisqu'il nous fallait abdiquer tous nos droits sur elles, était trop cher payé.

Les habitants du Sultanat, il le savait, ne le lui pardonneraient pas, ce qui pourrait nuire à Mansour. Par ailleurs, abandonner cette orgueilleuse revendication brouillerait l'image du Sultanat comme fer de lance de la résistance à la république ennemie, dans laquelle il avait puisé un substitut de légitimité. La paix avec notre Ennemi aurait enfin privé de toute justification l'état d'exception et l'appareil répressif qui avaient permis au vieux sultan de perpétuer son pouvoir et dont Mansour aurait besoin pour raffermir le sien. Si sa succession avait été plus assurée, il aurait sans doute tenté cette négociation. Mais les risques étaient trop grands : à l'intégrité territoriale du Sultanat, il préféra la consolidation de sa dynastie.

Qui plus est, aucune des deux parties n'avait besoin d'un traité de paix. La frontière avec notre Ennemi a sans doute été l'une des plus sûres de la région pendant plusieurs décennies. Tant est si bien que la rumeur voulait que le vieux sultan, et Mansour après lui, aient conclu un accord tacite avec cette république : elle conservait le Plateau des Mille Sources, mais, en échange, ne tentait rien contre la dynastie, sa meilleure garantie du maintien de la paix.

Ce fut du reste l'un des arguments invoqués par les révolutionnaires contre Mansour et sa famille lorsqu'ils descendirent dans la rue pour réclamer son départ.

Pendant le stage que fit Mansour à Béroée pour s'initier aux règles et aux principes de l'infanterie, il fut autorisé, par dispense spéciale, à ne pas coucher à la caserne. Nous tous, militaires de carrière, jugions que c'était une erreur. Il était compréhensible qu'on veuille lui épargner les joies des chambrées, mais on aurait pu lui installer une petite chambre dans un coin des baraquements. Ses camarades de promotion auraient eu l'impression qu'il partageait, fût-ce avec quelques aménagements dus à sa position, l'ordinaire de leur vie de futurs officiers d'infanterie, ce qui ne pouvait que le rendre populaire et lui assurer leur loyauté, comme le voulait le vieux sultan. La décision, il est vrai, n'émanait pas de lui, mais bel et bien de Mansour. « Notre futur sultan a été élevé dans du coton », déclara mon père. J'imagine que tous les officiers généraux de sa génération étaient de son avis.

Quant à moi, je m'étonnais un peu que Mansour se montrât si délicat. D'autant que mes informateurs m'indiquaient qu'il refusait par ailleurs toute marque de favoritisme et n'hésitait pas à donner de sa personne. Il courait, sautait, rampait, crapahutait comme les autres, lorsque le programme comportait des exercices physiques, endurait lui aussi la faim et la soif,

se portait volontaire, manifestant souvent une ardeur et un enthousiasme qui étonnaient ses instructeurs. Il s'efforçait aussi à la camaraderie, bien qu'à sa manière distante et maladroite. Pour donner l'illusion toute la journée sans faiblir, avait-il besoin de se retrouver le soir dans un environnement plus familier ? J'eus beau l'interroger sur cette bizarrerie, je n'en tirai rien de précis.

La vérité, je ne l'ai découverte que plus tard. J'imagine que le sultan la connaissait, mais que, malgré son agacement, il avait décidé de fermer les yeux. Le plus important pour lui était que Mansour accomplisse sa formation militaire dans les meilleures conditions, c'est-à-dire le plus vite possible.

Que les choses soient claires. Je n'ai jamais été invité aux soirées du palais de Béroée. Je n'en sais que ce que m'a raconté Farès, garde du corps de Mansour à cette époque, lorsque j'ai entrepris de le faire parler. Farès n'a guère survécu à son indiscretion. Comme je n'ai jamais rien trahi de ses confidences, je suppose qu'il les avait partagées avec d'autres. Jugeant, non sans raison (je pouvais en témoigner), qu'on ne saurait se fier à un bavard, ceux-ci le firent vite disparaître. À moins que Mansour, qui ne pouvait ignorer que Farès en savait trop, n'ait lui-même ordonné l'accident qui a coûté la vie à ce dernier. Au Sultanat, il y avait bien des choses qu'il était sage d'ensevelir au plus profond de sa mémoire.

Tout avait commencé au temps où Mansour n'avait pas le moindre espoir de régner un jour. Tout en menant ses études, il avait pris l'habitude d'aller de temps en temps séjourner au palais de Béroée. Il y était accueilli par celui qui, grâce à l'entregent de sa famille et à son propre génie à se rendre indispensable, en assurait la direction. Cet Adnan comprit avant les autres que la timidité et la gaucherie naturelles de

Mansour gênaient ses rapports avec les femmes. Il s'institua donc maître des menus plaisirs du fils cadet du sultan. N'étant pas plus extralucide que le reste des Sultaniens, il ne pouvait prévoir le destin de Mansour. Mais, en calculateur, il espérait que celui-ci veillerait à ce qu'on récompense son rabatteur, ne serait-ce que pour s'assurer de son silence.

À la mort de Mourad, Adnan comprit très vite sa bonne fortune. Il ne ménagea donc pas sa peine lorsque Mansour décida, peut-être sous son influence, de ne pas dormir à la caserne de Béroée. Il fut ensuite récompensé de ses services par une carrière fulgurante et totalement imméritée car ses compétences n'étaient pas à la hauteur de sa cupidité. Lorsque les Béroéiens finirent par se plaindre du racket auquel il les soumettait, loin d'être sanctionné, Adnan se vit offrir une autre prébende, plus prestigieuse encore. Je ne doute pas que notre nouveau sultan lui ait fait observer qu'il exagérait et que sa mansuétude avait des limites ; je ne doute pas non plus qu'avec impudence, Adnan ait laissé entendre que cet argent servait à acheter le silence de celles qui fréquentaient le palais de Béroée lorsqu'il y séjournait. Je connais trop bien Mansour pour ne pas imaginer son regard à cet instant – glacial, avec cette petite lueur mauvaise que je lui avais vue au cours des trois nuits de son « initiation ».

Si le vieux sultan réprouvait le goût pour la débauche de son fils, il se consolait à l'idée que Mansour aurait pu ne pas s'intéresser aux femmes, ce qui aurait contrarié ses plans dynastiques.

Il avait en effet depuis le début décidé de le marier, afin d'assurer l'avenir de sa maison. Mais il y avait eu tant de choses urgentes à régler en priorité que cette question avait été reléguée au second plan. D'autant que, dans l'esprit du sultan,

il ne s'agissait pas d'un simple mariage, mais bel et bien d'un acte politique. C'est pourquoi il avait repoussé toutes les propositions de sa femme qui, lorsqu'il avait évoqué l'idée d'une épouse, s'était crue, comme le veut la tradition, investie de la mission de sélectionner les fiancées potentielles. Elle les évaluait malheureusement à l'aune d'intérêts fort peu politiques, car, suivant là encore la tradition, elle s'intéressait surtout à la capacité d'obéissance de la jeune fille à sa future belle-mère.

Les critères que privilégiait le sultan étaient, comme cela se révéla par la suite, totalement incompatibles avec la soumission de la bru à sa belle-mère. Il voulait tout d'abord qu'elle appartienne à la confession majoritaire du Sultanat. Ce mariage devait constituer une véritable alliance, au sens politique, presque métaphysique, du terme.

Il la voulait ensuite très éduquée, brillante s'il se pouvait et à l'aise dans plusieurs langues. Elle devrait également être jolie et attirante. Il n'avait pas oublié non plus que, quelques années plus tôt, l'émir hachémite, son voisin, avait pris pour épouse une jeune femme, dont le glamour avait séduit les magazines occidentaux, toujours en quête de beautés pour leurs couvertures. Le vieux sultan avait bien conscience en effet que, pour se conformer aux exigences du monde moderne, qui privilégie les apparences, son fils devrait dissimuler sa dictature sous des couleurs plus riantes, humanisées en quelque sorte. Cette fonction serait dévolue à sa femme.

En définitive, le vieux sultan et son épouse ne s'accordaient que sur un seul point : leur future belle-fille devrait être en bonne santé afin de produire de nombreux et beaux enfants.

Il se mit donc en chasse de la bru idéale, mobilisant pour cela tous ses collaborateurs, y compris ses ambassadeurs. Au fil des ans, notre peuple a en effet connu plusieurs vagues